

LA BELGIQUE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE.

Mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles.

Brand WHITLOCK

1917. Chapitre X : Le départ.

C'était le lundi, deuxième jour d'avril et, sauf nouvelle complication, notre dernier jour à Bruxelles. Les malles et les caisses attendaient dans les corridors. Confusion des préparatifs, défilé de visiteurs, fleurs, abattement de la réaction physique après une tension que nous ne parvenions pas à croire finie, rien ne manquait à la scène. Nous étions vingt personnes de la Légation, quinze appartenant aux consulats, près de quarante à la C.R.B. et dix-huit environ de la Légation chinoise. Nous devions déjeuner chez le bourgmestre Lemonnier, avenue Louise, avec Villalobar, van Vollenhoven, les échevins de Bruxelles et leurs femmes. Le déjeuner était fixé à 1 heure et à 5h10 nous devions quitter Bruxelles.

A 10 heures, comme je traversais le corridor de la Légation, un soldat allemand s'arrêta devant moi et me salua militairement. Son costume indiquait une estafette. Il me remit une grande enveloppe ; j'y trouvai une invitation du gouverneur général qui me priait de déjeuner à Trois-Fontaines, à 1 heure. Je n'avais pas revu le baron von Bissing depuis son retour de Wiesbaden. Von

Moltke m'avait dit la veille qu'il ne pensait pas que son état de santé lui permît de me recevoir. Et voilà une invitation pour l'heure même où j'avais accepté chez le bourgmestre : l'éternelle complication, jusqu'à la dernière minute.

L'estafette attendait la réponse, immobile, en position. Je réfléchis et tout à coup j'entrevis la solution, dans le seul avantage que la différence de l'heure belge et de l'heure allemande (**Note**) eût jamais présenté : 1 heure chez le gouverneur général, c'était midi chez le bourgmestre ! Je répondis :

- *Présentez mes compliments à Son Excellence, et dites-lui que j'accepte avec plaisir.*

Eugène m'assura qu'il pourrait me conduire à Trois-Fontaines en quinze minutes, peut-être en moins ... Ma femme irait au déjeuner du bourgmestre et lui expliquerait que j'avais été demandé par le gouverneur général.

A une heure moins cinq, heure allemande, je fus arrêté sur le pont de Vilvorde par un malencontreux baudet. A 1 heure, ma voiture entra dans le parc de Trois-Fontaines, en passant devant la loge où les gardes impériaux enveloppés de leurs grands manteaux, montaient la garde par un vent tel qu'il déjetait la queue de leurs chevaux. Un moment plus tard, j'étais reçu par le gouverneur général et la baronne von Bissing.

Le vieux gouverneur, affaibli, marchait tout raide, avec difficulté ; la baronne et lui me reçurent

cordialement ; leur fils, âgé de quinze ans, portant l'uniforme d'une école de cadets, claquait des talons et saluait déjà comme un officier. Le comte Ortenberg et divers autres membres de l'état-major étaient présents, ainsi que deux autres invités, dont un fameux théologien allemand. Cet énorme surhomme, aux cheveux en brosse ébouriffée, aux vastes lunettes, au faux-col haut et béant, portait une redingote qui s'élargissait graduellement depuis des épaules étroites jusqu'à l'ample jupe, et le tout se terminait par des bottines à bout verni bien luisant. On plaça le fameux théologien à la droite de la baronne, moi à sa gauche, et le gouverneur général en face. Le déjeuner fut modeste comme toujours à cette table, et la conversation manqua d'entrain.

Au cours du repas, le gouverneur général leva son verre à ma santé, puis, me regardant, il dit, de sa voix lourde :

- *Vous partez donc ?*
- *Oui, Excellence.*

Alors, comme pris de fureur, il gronda :

- *Et pourquoi ?*

Traduisez : « *Quelle sottise d'entrer dans cette guerre* ». Il dit qu'il regrettait de me voir partir, que le ravitaillement ne marcherait plus aussi bien ...

Et ce fut à peu près tout. La baronne ajouta qu'elle déplorait la nécessité de la guerre sous-marine, mais que les Anglais ne voulaient rien entendre.

Quand on se fut levé, le gouverneur général me dit qu'il savait combien j'étais pressé ; et je profitai de cette remarque pour faire mes adieux. Le fameux théologien partit, immédiatement après moi. En quittant le hall, je le vis fléchir le genou devant le gouverneur général, représentant du pouvoir et de la majesté impériale, et j'entendis résonner le baiser humide que le révérend planta sur la main de Son Excellence !

Nous retournâmes en ville à toute vitesse et j'arrivai chez le bourgmestre comme on venait de se mettre à table. Je poussai un soupir de soulagement en me retrouvant au milieu d'amis, et prodiguai tous mes moyens diplomatiques pour faire honneur à ce second déjeuner.

Villalobar vint nous retrouver chez nous à 4h30, nous prîmes le thé ensemble dans la tristesse des derniers moments. Son auto, avec le joli drapeau rouge et jaune dont les couleurs flottaient désormais sur la Légation d'Amérique, stationnait à la porte, prêt à nous conduire à la gare du Nord. L'auto de la Légation hollandaise, au drapeau orange, attendait également ...

Place Rogier, à l'entrée de la gare du Nord, une grande foule était rassemblée, qui se prolongeait à l'intérieur de la gare. Notre départ était connu, bien qu'on ne l'eût pas annoncé publiquement. Quand nous sortîmes des autos, les hommes se découvrirent gravement, des femmes pleurèrent. Tous étaient silencieux. Tandis que je

traversais la foule, çà et là on me présentait un enfant, sa petite main tendue, et des voix discrètes disaient :

- *Au revoir, et à bientôt.*

A l'intérieur de l'édifice, où la foule était plus serrée, l'adieu se multipliait sous cette forme affectueuse et touchante

- *Au revoir ... et à bientôt.*

Tous nos amis étaient là, tous les amis des membres de la C.R B. ; tous les membres restants du corps diplomatique, tous les personnages officiels de la ville, les représentants du Comité national (**Note** : de Secours et d'Alimentation). Et quand le vieux M. Solvay, les yeux pleins de larmes, et M. Francqui, et M. Emmanuel Janssen vinrent ensemble me serrer la main, je fus incapable de parler.

M. Prentiss Gray, qui avait courageusement consenti à rester à Bruxelles pour mettre les nouveaux délégués au courant, était venu également nous voir partir.

Le long train s'avança ... Le comte von Moltke en personne se tenait à la barrière, ainsi que le baron von Falkenhausen qui devait nous escorter à travers l'Allemagne jusqu'à la frontière suisse. Nous nous dirigeâmes vers le quai.

Puis vinrent les longs adieux et les phrases banales des dernières minutes ; finalement, les membres de la C.R.B., les consuls, les Chinois montèrent en voiture. Des masses de fleurs furent

portées dans notre compartiment. Quelqu'un me dit que Josse Allard était là, mais ne pouvait pas dépasser la barrière. Revenant sur mes pas, j'aperçus son visage inquiet dans la foule, lui fis signe de la main, et la foule m'acclama. Ce fut le seul cri que la foule fit entendre et, dans son intérêt, craignant une démonstration, je me retirai vivement. Je dis au revoir à Lambert et, en tout dernier lieu, à Villalobar. Il offrit à ma femme un bouquet de myosotis, et lui donna la main pour monter en voiture. Le baron von Falkenhausen sauta sur les marches ; von Moltke, qui avait été si aimable, qui avait si bien organisé toutes choses, salua militairement. Je grimpai en voiture : le train s'ébranlait.

Comme nous sortions de la ville, je regardai par la fenêtre du compartiment. Dans une rue qui touchait à la voie ferrée, à Schaerbeek, devant la barrière d'un passage à niveau, une grande foule était assemblée : quand le train passa, un nuage de mouchoirs blancs s'agita par-dessus la masse confuse des visages ...

Je passai dans un compartiment, seul, et je fermai la porte.

Brand WHITLOCK

Ce livre, *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*, a été traduit de l'anglais par le Professeur **Paul de Reul**, de l'Université de Bruxelles, ce qui n'est pas mentionné en « *page de titre* » mais bien sur une page antérieure à la page 1. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201914-1917%20TABLE%20MATIERES.zip>

On y dit : « Un grand nombre de documents, ainsi que certaines explications indispensables aux lecteurs anglais et américains, ont été supprimés, n'étant pas nécessaires pour les lecteurs français ou belges. »

Nous les reproduisons d'après l'original anglais publié sur notre site :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smode=ieaFictions&part=belgique100>

Notes de Bernard Goorden.

Traduction française : « *Le départ* » in WHITLOCK, Brand ; chapitre X (1917) in ***La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*** ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 451-455. D'après Brand Whitlock (1869-1934), ***Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative*** ; London ; William HEINEMANN ; 1919, 2 volumes. Voir chapitre 48 (« *The parting* », intitulé « *Closed door* » dans d'autres éditions), volume 2, pages 459-463, e. a., à :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%202%20CHAPTER%2048.pdf>

Lire la **suite**, en langue anglaise, au jour le jour, in Allan NEVINS editor, ***Letters and Journal of Brand Whitlock*** (chosen and edited with a biographical introduction ; New-York-London, D. Appleton-Century Company; 1936, XV-732 p.), pages 372-724 :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smode=ieaFictions&part=belgique100>

avec références

“BRAND WHITLOCK LETTER JOURNAL”

Dans le chapitre 55 (« *The English arrested* », parfois intitulé « *The arrest of the English* »), traduit en français « *L'arrestation des Anglais* » (chapitre

48), il évoque notamment l'imposition de **l'heure allemande**, à partir du 8 novembre 1914 :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2055.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%201914%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%20CHAPITRE%2048.pdf>

Ce serait également intéressant de comparer avec ce que disent des mêmes dates **Louis GILLE**, **Alphonse OOMS** et **Paul DELANDSHEERE** dans **50 mois d'occupation allemande** (Volume 2 : 1916). Voir, e. a., à :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Ce serait également intéressant de comparer avec ce que dit des mêmes dates **Charles TYTGAT** dans **Journal d'un journaliste. Bruxelles sous la botte allemande** :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Ce serait également intéressant de comparer avec ce que **Paul MAX** (cousin du *bourgmestre Adolphe MAX*) a dit du même jour dans son **Journal de guerre** (*Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918*) :

http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de%20guerre_de_Paul_Max_bdef.pdf